



anne Stephane

Des songes mille fois brodés

~ | ~



EN l'air tu projettes des songes mille fois brodés, tout en te laissant submerger par des idées saugrenues.

À mi-voix tu caresses ton visage et dans le doute tu t'enfonces.

Tu reviens à la surface et d'un geste tu repousses la mèche de cheveux qui coule sur ton front.

Tu te sauves de justesse en t'embarquant dans le canot de sauvetage qui vogue dans le grenier...

Et tu vois devant toi un petit espace qui se dénude. Il est fragile, il est fade, il manque de sel.

Par moments il bouge, puis il y renonce : il est si léger, un souffle.

Mais tu vas lui réserver, en déplaçant quelques broutilles, une place plaisante dans un coin du grenier — loin de ces insectes minuscules en pénitence dans une vieille malle et que tu as tant envie de libérer.

Ce sera pour un autre jour...

Soulevant d'un doigt délicat le cachemire de ta jupe, tu descends l'escalier car des flammèches escortées de fumée, dans ta cheminée dansottent...

~ II ~

LE piège amoureux fonctionne à même le jour, à même la nuit. Mais n'est-ce pas toi, la carte du tendre d'une main et de l'autre la pièce du pile ou face, qui as tourné à gauche, côté cœur, à la croisée des chemins ? Là, tu entends clac !... C'est le piège. Tu dis aïe ! comme ça, pour rire, car tu crois qu'un oiseau rieur s'est niché par-là.

Mais non, le petit dieu joufflu qui actionne le piège exige l'offrande de ton cœur et de ton corps, et un lien neuf bride tes gestes et te détourne avec vigueur de ton passé.

Mais toi peux-tu oublier, et perdre à jamais, la trace verticale qui te permet de retrouver le jardin de ton enfance où tu disais «je t'aime» au moindre brin d'herbe.

Maintenant sous le regard attentif et terriblement sévère de l'être aimé, tu écris jour après jour tes états d'âme : l'Aimé rumine...

Et avec cette écriture ronde que tu as gardée en souvenir d'une main qui guida la tienne, tu te déflores sur chaque page que le petit dieu malin tourne d'un doigt agile.

~ III ~

AVEC désinvolture tu fais signe à des choses menues, vraiment menues. Elles s'approchent en sautillant sur leurs pattes menues, vraiment menues. Tu les prends avec ta plume et tu les poses délicatement sur une feuille de papier.

En attendant qu'elles s'étoffent un peu, tu t'éprends de l'aspect chétif d'un lapin de garenne. Face à ta fenêtre, il lève ses pattes-mains et s'active à lustrer sa fine moustache entre deux oreilles à l'écoute.

Pour profiter du lapin, tu cesses d'écrire et tu te désenroules des jambages de l'écriture. En même temps tu effaces le saut de la mégère aux yeux de feu qui vient de se jeter, toutes griffes dehors, sur ton cahier neuf.

Après coup, tu bourdonnes comme une guêpe autour de ta chatte coupable d'avoir sauté. Mais elle, oublieuse, déploie sa grâce féline juste là, à tes pieds. Et tu cesses de bourdonner pour enfin profiter du lapin, mais il a décampé en oubliant son ombre.

Il reviendra demain...

~ IV ~

SUR les bords d'un chemin solitaire de tout petits rêves dorment nez à nez. Un ruisseau, né de la dernière pluie, se glisse entre eux et les fouette pour les réveiller. Mais eux, entachés d'imprécisions depuis leur chute sur la terre, se mettent à réfléchir sept fois, avant de franchir d'un bond le jour qui se lève.

Et toi, munie de ton filet à papillons, tu poursuis des tas d'idées qui traversent l'espace au galop. Tu les captes, les jettes pêle-mêle dans la babiole ovale suspendue comme un oeuf au-dessus de ton écritoire. Déjà certaines idées, la moustache dressée, miaulent au bord de la babiole. Elles chavirent ; toi aussi...

Et l'on t'offre, pour te remonter, une coupe de cristal où un petit dieu masqué se balance...

Sur un divan garni de fanfreluches tu t'accordes une place — pas plus large que les paumes de tes mains réunies — où tu choisis comme un bout d'étoffe molle, comme une guenille en forme de guenille.

~ V ~

L'AVEU têtard d'un rayon de soleil est là sur le rebord de ta fenêtre. Par politesse tu ouvres, tu l'invites. Il entre et se pose un instant sur la théière brune sans couvercle — ta chatte jouant de la patte l'a réduit en treize portions inégales.

Oubliant l'incident, ton œil revient vers la théière et la tasse bleue qui, sur la table, se tiennent compagnie. Sans transition tu penses à Chardin, à sa « Dame prenant le thé » — c'est un tableau qui se repose dans un musée. Qu'importe, tu fais comme si la Dame était là. Tu t'assieds en face d'elle. Tu lui adresses poliment la parole. Elle ne répond pas : son regard est concentré sur la tasse.

Sur la tête de la dame, est posée une coiffe blanche avec un ruban bleu, sur ses épaules un châle à pois et, plus près de son corps, une robe blanche à bandes bleues.

Mine de rien le rayon de lumière s'éloigne vers le fond de la pièce, la dame aussi.

À la fin, ils disparaissent ensemble sous le rideau d'ombre.

## ~ VI ~

TU écris des mots pâles sur une feuille blanche. Puis tu souffles dessus et tu les vois se ternir dans le doute.

Mais un mot se soulève indigné, il veut vivre, il se gonfle et tente de fuir... Toi, très gaie, tu mouilles un de tes doigts, car tu veux sauver le mot, et tu le pousses maintenant vers le bord de la page — cela fait une traînée grise...

Ensuite tu lui souris et lui offres une place dans un refrain inachevé. Il est devenu pour toi le mot neuf et troublant. Il a le regard d'une gazelle aux abois, un regard doré d'automne, nacré de solitude. Puis le mot cherche sa racine, et le voici plein de sève et la feuille ouverte, le voici fruit savoureux...

Soudain il fait volte-face, tu viens de le chapeauter d'un accent circonflexe qui, posé de guingois, lui donne un air "pas comme il faut". Il est devenu il ne sait quoi, plein de ratures sur la page blanche.

Ne pouvant supporter cela, le mot se tire un trait dessus...

Le mot est mort.

## ~ VII ~

FACE au miroir de ta chambre tu berces tes songes, tu captes leurs reflets et tu souris à tes habitudes que tu partages sans gémir. Tu t'éloignes d'un pas de ton miroir tout en misant quelques centimes sur l'immobilité des choses qui entoure ton vieux livre d'images. Sans toucher à la plénitude du silence tu tournes tranquillement les pages du livre : 1, 2, 3...

La quatrième page étale sous tes yeux le luxe d'une châtaigneraie. Et tu fais mine d'écraser les bogues, de ramasser et de planter tes dents au cœur même de la châtaigne.

Tu tournes une autre page, et tu regardes la fête haute en couleur des plantes jardinières qui passent sous un portique sombre placé là, tu ne sais pour quelle raison...

Tu y réfléchis tout en refermant le livre.

Le livre qui attendait la caresse de tes doigts, la caresse de ton regard, la caresse de toi tout entière, pour t'emprisonner entre ses pages.



## ~ VIII ~

UNE chose imprécise hulule sur la lande et, dépassant la clarté du jour, elle désigne un petit coin de terre.

Et le dos énorme d'un nuage se renverse, et voici l'arbre chevelu pleurant sous la pluie — une pluie qui s'égoutte, sans perdre de temps, sur les maisons bordant la côte dont les toits d'ardoise luisent de contentement.

Toi, bien à l'abri, tu marches en chantonnant, puis tu t'arrêtes un instant pour lire la légende d'une image d'Epinal accrochée au mur du couloir. Et tu te diriges vers des parois tapissées de livres — des désirs de lire passent sur ta peau...

Un livre à la main tu t'abandonnes sur une chaise près de la fenêtre, et tu dois chevaucher ta part de raison pour retenir l'écriture. Une écriture, bleue comme la vie vue de face, qui tente de s'échapper des pages.

Mais tu échoues, et tu remets à sa place sur les rayons de la bibliothèque, un livre désimprimé, un livre blanc...

## ~ IX ~

TU essaies de retrouver les paroles d'un texte que tu as rangé dans un endroit indéfini. Tu approches, tu brûles, tu cours plus loin, tu reviens et tu t'enroules dans un délire de phrases incomplètes pendant qu'un troupeau d'adjectifs trotte sur ta langue.

Puis un génie apparaît, il te désigne du doigt et sa robe arc-en-ciel se plisse en biais. Ignorant le langage des plis, tu tournes autour du génie dont la robe se gonfle — il met les voiles, dirait ton voisin.

Après un geste amical, le génie disparaît.

Et toi, resserrée à l'infini sur toi-même, tu te desserres tout en formant des projets pour l'avenir. Tels ceux de te moquer de toi ou de te faire honte d'être si bête, jusqu'à te faire entrer dans un trou de souris et de grignoter, comme elles, les trous du gruyère — c'est encore une expression de ton voisin.

À la longue tu ne sais plus quoi faire, et tu ne fais plus rien.

~ X ~

PAUPIÈRES baissées, les stores de ta demeure se confessent au crépuscule. Et des syllabes fatiguées se détachent du mur où de vieux chuchotements en sabots poursuivent de pâles chimères.

Et toi, sous le souffle propice d'un silence à mille pattes, tu ramasses à la pelle le remous de ces voix.

Enfin lucide tu te penches et, des larmes à fleur de cils, tu fouilles la complicité d'un tiroir secret et ton visage se noue étonné de ton avidité :

— « Que veux-tu savoir ? »

Des quatre coins du tiroir la tristesse coule, ses boucles molles t'invitent. Eloigne-toi !

Sans tarder tu prends un aller simple pour une vie différente et te voici autre — celle qui va exclure des murs de son logis le pouvoir des forces hautaines qui les hantent.

Ta lampe remonte sa flamme et, du bout de sa lueur, regarde le châte ancien, d'une soie lourde et douce à la fois, qui couvre les épaules du fauteuil dans lequel tu te loves.

~ XI ~

LA présence clandestine sous l'auvent se déploie souplement. Elle se laisse apercevoir à l'orée d'un geste qui se prépare à dénicher tes jours d'autrefois dans les plis du rideau.

Et des confidences chutent... Du bout des doigts tu caresses leur nostalgie. Un frisson court le long de ton échine et tu bascules un instant sur le toucher soyeux d'un rêve endormi, avant de le repousser vers d'autres rivages.

Puis vient le moment de franchir ton regard, sinon tu éveilleras le regret de ton cœur...

Des fleurs, du bout de leurs pétales, métamorphosent l'espace de ta chambre où une promesse encagée fait siennes tes méditations. Mais son « cui-cui » sera croqué avec certitude par l'heure féline qui, après avoir franchi les limites du cadran, trouble la lumière et éloigne en clignotant, ton désir vagabond et son parfum bleuté...

## ~ XII ~

LE silence autour de toi est lisse et tu parles tout bas aux gestes de tes mains.

Tu leur dis que l'aubépine bavarde avec la lune, et caresse la nymphe de la source dans une échappée de pétales blancs.

Tu leur dis aussi que l'oiseau chante pour le soleil comme toi parfois pour ton miroir, car ces matins-là tu ressembles au printemps...

Et la lumière liquide coule dans ta chambre. Elle roule sa force lavandière et court après le cortège de tes gestes où tintent des bracelets, lorsque tu vaporises à la ronde le nectar de la chance.

En hâte tu estompes quelques rides, te penches sur ton sourire, soulignes de bleu-vert regard et lignes de la main.

Sur ta lancée tu songes à l'horoscope du jour et tu visites une à une les maisons du zodiaque...

Le plus haut possible tu sautes par-dessus les carrés et retombes dans ta chambre, où un astrologue au regard pétillant découpe ton devenir en tranches malicieuses...

## ~ XIII ~

CENTIMÈTRE par centimètre tu effiloques sur tes genoux les jours maussades qui ont jalonné ta vie, ils volettent sur le friselis des idées sombres en pâmoison devant ta porte.

Puis tu penses à cette main qui a pris la tienne alors que tu rassemblais tes espoirs éparpillés — tels les perles d'un collier dont le fil se rompt à force d'être, entre le pouce et l'index, trituré.

Aujourd'hui ton regard danse sur l'aile du vent pendant que se défait le picot qui cerne tes instants graves.

Et, par un détour de ton esprit fantasque, tu te souviens que la girouette qui couinait sur le toit de ta demeure, fut brisée nette par le vent qui tombait, et que volant haut, un oiseau activait la frange souple de ses ailes et s'abandonnait à son désir pour effacer sa soif solaire.

À l'étape, préparée à sa mesure, l'oiseau découvrait l'immense sourire du ciel au-dessus de lui...



## ~ XIV ~

DES branches d'arbre balaient le ciel où des nuages errants se soudent entre eux pour galonner l'espace.

Et toi, tu vides ton sourire sur le buis bien rangé autour du parterre tout en cueillant, parmi les fleurs, ton bonheur de chaque jour.

Tu rêves et tu musardes, lorsqu'un pigeon ramier t'offre sa prière roucoulante. Par des « grou-grou-grou » qui ouatent son amertume — sa femelle a disparu — tu lui réponds, et il répète radouci ta réplique.

Continuant de rêver, ta personne quitte ta robe. Tu te retrouves dans le vide. Un vide immense, que tu combles avec des moutons blancs et, comme eux, tu vas.

À l'étape, tel l'agneau qui se met à genoux pour téter sa mère, toi tu t'agenouilles pour te gorger d'infini... Et sylphide devenue, tu parcours le monde où tu glanes des images pour l'enfant qui t'attend sur les marches du perron. Puis en catimini tu rentres dans ta robe qui est restée penchée sur les fleurs, comme ça...

## ~ XV ~

D'UN geste ardent le soleil saisit l'espace dans ses bras. La forêt soulève ses voiles de brume et la cime de ses arbres s'élance vers le ciel tendu de soie écarlate.

Et toi, afin d'aérer ta chambre ronde, encore chaude des pièges de la nuit, tu chasses le cortège des elfes qui ont piétiné ton sommeil.

Et leurs protestations se posent sur le ventre rebondi d'une statuette assise dans une niche au-dessus de laquelle rampe la glycine. Une glycine qui pleure sur des riens. Mais autre chose frémit : est-ce un papillon qui s'accroche à ses branches ?

Juste un peu plus haut, ton oiseau pépie d'une manière inhabituelle... Prisonnier impatient, il se jette, ailes ouvertes, sur les barreaux de sa cage — pourtant dorée du haut en bas.

Et toi, subissant son désir d'évasion comme une déchirure, tu ouvres la cage... L'oiseau s'envole, et ses ailes gondolent sous le calme d'un matin qui accomplit sa tâche.

L'oiseau s'appelle Nuage...

## ~ XVI ~

LE vent s'étire souplement sur la dune, et fixe sur les rochers, comme autant de taches rouille, l'intime poussière des jours déchirés.

Et toi, d'un geste qui te semble sans importance, tu ramasses un galet sur lequel le doigt du vent a fixé son empreinte, avant de peser le jour naissant sur la balancelle de l'aurore.

Tu te glisses un peu plus loin, et te voici sous un arbre où la paresse de l'ombre s'est endormie sur le sol.

Sur une branche un oiseau aux ailes luisantes couve un désir profond — un nid au rebord moelleux pour le croupion de ses oisillons. Et toi, qui vas te prêter à ce désir folâtre, tu es tout à coup piégée par un cri : le cri d'une bête que l'on égorge.

Et auprès, et au loin, le cri tournoie et, chiffonné par d'amples nuages, il se déporte vers la frange boueuse d'un pays triste...

## ~ XVII ~

À petits coups de langue la mer se retire, laissant derrière elle mille choses qui guettent l'oeil, pendant que l'oreille n'en finit pas d'écouter le bruit des vagues qui vont traîner plus loin sur les rochers, habituellement recouverts par les flots.

Et tes pieds s'enfoncent dans l'or mou du sable, et ton regard questionne la paroi côtière où la chaleur viendra étendre sa formule du non-geste...

Sur la grève, ta trouvaille du jour est là désensablée d'une mémoire lointaine où des nefs, chargées à ras bords d'odorances, brûlent d'insuffler aux eaux profondes leur parfum en fusion.

Où d'étranges personnages, drapés de riches vêtements, apparaissent sur les ponts... Ils semblent sortir d'un conte de fées et tu offres, en tanguant, ta tendresse aux personnages que le soir, descendu sur la grève, transforme à chaque instant.

Et le vent, descendu à son tour, se met à tournoyer, aspirant les mâtures, les personnages, et la coque des nefs d'un seul élan...

## ~ XVIII ~

LE soleil te fait croire à des éclosions d'images palpitantes oubliées aux creux des flots.

Tu regardes, il n'y a rien. Sans rancune tu lisses les vagues...

Agenouillée sur le sable, de tes lèvres gonflées de sel, tu appelles tes prières cachées dans les plis du varech. Puis tu demandes à la voile, qui danse sur la rade, de comprendre le flou de ton regard qui se noie dans les larmes.

Ce soir tu t'imagineras couronnée de fleurs, et les mains pleines de naïves croyances tu avanceras, d'un pied, de l'autre, vers la chapelle solitaire. La toiture qui la nimbe craquelle. Les rayons du soleil et de la lune jurent qu'ils avaient chuté sur ses tuiles et s'étaient, sans remords, liés à la vivacité du vent pour y danser la ronde.

Puis ils se quittèrent, laissant sur place la chapelle ébranlée qui n'avait plus d'autres convoitises que de crouler, de s'aplatir, de s'oublier...

## ~ XIX ~

DANS un trou d'eau quelques petits crabes s'abritent sous la dentelle des algues vertes. Puis ils s'enfoncent peu à peu dans le sable qui tapisse le fond de leur abri. Et leur molle et transparente carapace s'immobilise en une sorte de non-présence.

Toi, d'un seul coup, tu retrouves ton enfance et d'une main peu courtoise, tu fends l'eau. Tu fais des vagues, et les vagues te font signe à leur tour. Alors tu t'inventes un bateau, tu caches ton œil gauche sous un bandeau noir, tu enfonces ton tricorne sur tes cheveux rebelles avant de hisser la voile :

Oh ! hisse !...

Et tu vogues, par brise légère ou par gros temps, vers l'île bienheureuse.

Là, vivent les êtres aux yeux d'or, à la voix musicale. Et tels des princes dénudés, ils s'avancent en agitant des plumes de paon lorsque tu accostes sous des cris, des rires, des sanglots, qui sortent en désordre d'une grosse caisse. Juste à ce moment-là, ton regard percute le pied d'un rocher qui, sans le faire exprès, écrase ton tricorne et ton bandeau.

~ XX ~

UNE extraordinaire différence se fractionne à la ronde et froidement détache le jour qui tombe.

Et voici le soir, et voici la nuit.

Tu dois te taire lorsque les paumes de tes mains rapprochées offrent le tic-tac écaillé des heures passées à attendre en vain au bord de la route.

Et tu te lèves dans un élan chargé d'ombre.

Tu ne veux plus rien savoir de tes songes perdus sans combat.

Ils ont, simplement, chuté là, à tes pieds.

Et tu te souviens que, lorsque de gros nuages ravageaient le ciel de ton enfance, tu te blottissais en toi-même pour te raconter des histoires. Parfois, tu faisais le point d'une histoire à l'autre avant de t'embarquer sur ta coquille de noix.

Ton port d'attache était le grenier où tu te cachais derrière un rideau à l'étoffe meurtrie, dont tu caressais les couleurs fanées par l'infini pillage des papillons, effleurant chaque nuit sa trame.

~ XXI ~

UN vagabond encapuchonné de brume écosse les rumeurs de la nuit. L'écho aux alentours les répand et un cercle parfait se dessine sur l'onde plate de l'étang.

Et la brume dilue sa signature opaque sur le pré où rôde la dame brune, qui dissimule sous sa cape ses désirs inassouvis...

Du bout du pied, elle touche la terre humide et grasse et trouble la source indocile musiquant à sa façon, et qui se grime en passant sous les joncs.

Mais voici des pâquerettes décidées à fleurir jusqu'au vertige ; leur cœur tout en or tachette le grand pré sombre.

À la limite du pré, des petits êtres pelucheux et sauvages, dont tu ignores le nom, sont venus par douzaines, du moins tu le supposes. Ils se cachent sous les buissons où nichent les oiseaux qui friponnent à plein bec dès le lever du jour.

Quant à toi, les aiguilles maniaques d'une horloge viennent stopper ton élan alors que, chevauchant ta plume, tu bondissais vers le lointain.

~ XXII ~

TROIS fugitifs échappant aux poursuites battent la campagne. Cette menace traverse ta quiétude. Tu t'arrêtes sous le choc. Tu refuses d'y croire. Tu déchausses ta panique qui te semble plus lourde à chaque pas.

Sous l'ambiance des craintes routinières, tu écoutes le message que l'on te glisse à l'oreille droite, pendant que l'oreille gauche capte des paroles sournoises.

Tout cela te dédouble ; tu ne sais plus où tu en es. Tu fuis au loin...

Sous un chapeau d'un vert-grenouille criard, tu abrites ton visage barré d'un sourire énigmatique. En même temps que ton sourire, tu pénètres à pas de loup dans un jardin public, où la voix rauque d'un gardien grognon t'amuse un instant.

Avant de quitter le banc sur lequel tu t'es assise, tu croises à gestes doux un cache-cœur sur ton cœur : c'est le cache-cœur de ton enfance tricoté par ta mère. Puis tu te diriges vers la sortie en traversant le verger qui jouxte le jardin.

Le verger vient de déboutonner ses fleurs, et toi, que fais-tu ?...

~ XXIII ~

ASSISE sous la tonnelle une jeune fille se lève, elle fait quelques pas, te traverse par mégarde, et tu ressens une sensation de chaleur.

Tu l'as reconnue, c'est toi sous la robe blanche processionnelle.

Tout en chantant, elle t'introduit à pas légers dans ton passé. Alors, tu pousses la porte des ondes lentes et sensibles qui clarifient le passage. Et tu retrouves les traces de la timide jeune fille sur la mousse sombre, derrière des écharpes de brume non encore repliées.

Tu «pèlerines» en plein vertige pour reprendre celle qui, par-delà le temps, est liée à ton être. Et tu t'exposes à un désir fou, inorganisé, qui ravage tout sur son passage.

Comme la feuille prise dans les rets du vent, tu frémis. Seule une minuscule boutonnière, soutenant un minime brin de raison, est épargnée. À demi étranglée par l'émotion, tu couds l'éclipse de la lune sur ta jeunesse et tu reçois, en plein cœur, le souvenir d'un parterre où dansent les roses sous le regard sévère des épines. Maintenant elles tournent si vite qu'elles semblent immobiles : c'est une valse à cinq temps...

Un oiseau lance quelques notes tièdes, bée du bec, et le referme avec rapidité. La jeune fille s'éloigne. Les roses cessent de danser. Des nuages voilent le ciel. Et la couleur du temps, devenue monotone, se réfugie dans les plis d'un rideau. Un rideau qui perd, par endroit, le vert-vert de la transparence.

Toi, pour ne pas pleurer, tu dessines des choses amusantes et, par petites touches imprécises et dansantes, tu combles les vides qui se sont glissés entre les traits. Puis, tu vas te couler rêveusement vers le ruisseau encombré de touffes de cresson bleu, jaune, vert, qui sortent d'entre les cailloux.

Après d'habiles détours, le ruisseau descend vers la grève et se laisse boire, au fur et à mesure qu'il avance à travers les galets. Et seul un mince filet d'eau à la mer se mélange sous l'oeil impertinent des vagues, qui retroussent leur jupon pour épouser le sable.

Le soleil semble se détacher du ciel et tomber dans la mer...

~ XXIV ~

SOUS ce ciel breton si vite nostalgique, tu laisses tes poèmes se glisser sous l'aile du vent. Tu laisses des mots à peine nés filer à l'horizon et tu penses chavirer sur une chanson non apprise par cœur.

Ici, les coins râpés de ton dictionnaire te font signe, mais tu ne finis pas le texte commencé. Et tu te sauves en enjambant la fenêtre, parce que tu as bu avant de partir un quelconque breuvage dans le coin le plus sombre de ta chambre.

Et déjà tu roules comme une boule bien lissée vers l'inconnu...

Au bout du monde, en dépit des lueurs qui se sont alignées sur ta route, tu t'égares, tu t'arrêtes, tu cries hou! hou! Et le vent qui ne cesse de trompeter au bord du vide que tu frôles, te conduit au vignoble de Noé. Là, pliés en deux, sous leurs chapeaux dépourvus de plumes, des vendangeurs haut en couleur, cueillent les grappes de raisin.

Et voici que les soutes de l'Arche bouillonnent et voici que tous les couples du ciel et de la terre se trémoussent sur le pont, dont les planches mal jointes laissent passer, sans contrôle, les effluves de la joie. Quant aux feuilles de la vigne, elles s'amusent à tirer la ficelle qui fait descendre le ciel nocturne et toi, en même temps.



... Tu retrouves ton voisin qui se gausse de tes évasions. Il va, il vient, tout en chiquant le velours aigre du désaccord. Et, d'un geste rageur à reflets rouges, il traverse l'épaisseur du mur pour secouer le paillason que tes pieds vagabonds ont bien sûr ensorcelé...



~ XXV ~

LA rumeur cannibale passe à midi juste, et toi, à peine dégrisée d'une parfaite indifférence, tu trembles et ta quiétude se déenroule pour aller se nicher dans un endroit sûr... Tu y rencontres des commères. Elles découpent en lanières tes palpitations et l'air, autour de toi, palpite aussi.

Et puis, tu poursuis ta route d'où tu exclus les «à bientôt» immobiles des gens que tu rencontres. Tu t'arrêtes un instant sous les grands soleils qui ombragent le chemin resablé, au jour le jour, par les pas qui montent de la grève. Et tu fredonnes la chansonnette que tu as composée le jour avant le détournement de l'avion "piratéenpleinvolparunpirate".

Tu reprends ta chanson. Elle parle de cicatrices périmées et si vieilles que les rides les effacent. Elle parle aussi d'un petit carton sur lequel une main résolue a écrit quelques mots, avant de l'abandonner dans un tiroir dont les parois insensibles vont le repousser dès qu'il tentera de refaire surface. Ce petit carton est-il fou ou bien fort imprégné d'espérance pour s'accrocher ainsi au temps d'avant le temps d'aujourd'hui ?

Sans doute au temps où le vase de Sully-Prudhomme s'est brisé.

Sans t'en rendre compte, tu t'approches de Sully qui murmure :

*Le vase où meurt cette verveine  
D'un coup d'éventail fut fêlé;  
Le coup dut l'effleurer à peine  
Aucun bruit ne l'a révélé.*

Alors, tu recherches l'éventail que ta soeur a rapporté d'Espagne. Tu choisis un vase, mais tu n'oses l'effleurer, tu es sage.

Sully-Prudhomme la tête penchée, les mains croisées, te regarde tristement. Il est là, retenu par le crayon de Louis Leloir, et tu sens sourdre du regard flou de Sully, *Sa blessure fine et profonde : / Il est brisé n'y touchez pas. /* — il parle du cœur.

Puis, à bord du Zénith tu montes à huit mille six cents mètres, mais tu manques de courage et tu quittes Sully.

L'éventail à la main, tu t'assieds à l'orientale sous les grands soleils épanouis. Au détour du chemin Van Gogh apparaît. Tu fermes les yeux, éblouie...

~ XXVI ~

DES coups sur ta porte te réveillent alors que tu ramassais, à plein sommeil, des images fertiles. Mais déjà les farceurs s'éloignent au rythme d'un pas allègre, renforcé par le bruit sec d'un tambour de bois.

Et toi, au seuil d'une nuit désormais blanche, tu regardes flamber l'éventail de ta peur.

Sans savoir comment te voici à genoux, et tu rajoutes pour activer le feu des brindilles droites ou courbes. Dans ton élan, tu y jettes aussi des choses sans queue ni tête, des choses informes, des choses de rien du tout, qui pourtant font clac! clac! à chaque retour de flamme.

Et tu te traites d'insensée, et de tous les noms possibles et imaginables que tu enfiles comme des perles devant un miroir brisé où tes visages différents te disent : «moi, moi» en arrondissant les lèvres.

Toi, tu reprends ton visage calme et serein, ton visage en tenue de nuit. Les autres visages restent en attente dans les brisures du miroir.

— Il y a le visage de tous les jours, du lundi au samedi, du dimanche et des jours fériés, de la pluie et du beau temps. Pour les jours où le ciel te fait courber la tête, il y a le visage que te conseille la solitude.

Il y a aussi celui qui se jette joyeusement sur la moindre hypothèse pour se refaçonner à coup de rouge à lèvres, à coup de vert à yeux, à coup de peigne voltigeur dans les cheveux.

~ XXVII ~

PENCHÉE sur les miettes d'un parchemin, tu tentes de déchiffrer les hiéroglyphes qui vont t'aider à découvrir le trésor fabuleux caché dans une grotte voisine.

Sans tarder, tu dégages l'entrée à coups de serpe pour les ronciers, à coups de pelle pour la terre. Tu dégages ici, tu creuses là, et te voici à demi enfoncée dans le fatras qui t'entoure. Tu vérifies au pendule si tu peux, sans danger, te glisser dans le boyau étroit : tu peux.

Alors, tu t'affirmes, tu avances, tu tâtonnes. Ta main rencontre des cornes. Tu entends des meuglements. Ta chevelure se dresse sur ta tête aspirée par des naseaux humides et noirs : tu penses qu'ils sont noirs. Juste à ce moment là, tu as envie de hurler, crier, gémir, mais tu n'as plus de voix. Prise de panique, tu fais le geste qui coupe la peur en deux, en quatre, en huit, comme un gâteau. A cette pensée tu tentes de rire, mais ton rire est grelottant, et toi aussi. Alors tu prends sur toi — n'importe où — pour te ressaisir et tu t'aperçois que tu es seule dans la grotte. Seule avec ta pelle qui s'est bravement fichée en terre pour te soutenir.

Maintenant sortie de la grotte, la pelle s'accote à un muret et toi tu regardes, par-delà le muret, la poussière qui s'élève au loin...



Tu crois y distinguer des lunatiques se chevauchant l'un l'autre et ta peau se gondole à nouveau de peur — tu la repasses à la main — et tu te demandes : « Comment vais-je échapper aux lunatiques ? »

Sur un poteau télégraphique, tu colles ton oreille. Il crisse des pieds à la tête comme toi qui réussis, par secousses, à te tasser au pied du poteau. Tout à coup tu redresses la tête et les pieds de ta personne, et toute entière tu te lèves et marches à grands pas vers une chose poussiéreuse galopant d'un train d'enfer vers ta présence qui se jette, in extremis, sur le bas côté de la route.

Et la chose passe tel un ouragan affublé d'un nom de femme...

~ XXVIII ~

LA mer s'est retirée au loin et stoppe un nuage plein de fraîcheur au-dessus de l'heure brûlante de midi, couchée à plat ventre sur la grève. Et toi, tu es là tout contre un rocher, les pieds dans un trou d'eau; et le vert soyeux des algues, qui en tapissent le fond, t'hypnotise.

Et tu glisses dans l'ivresse du silence, tu dévores le repos, mets l'absence des vagues en musique et tes gestes inutiles au sec avant de les enrouler sur un bouchon de liège.

Maintenant le galop des gouttes de pluie sur ton visage te stimule, et tu dis : "*Viens ! Viens !*" à qui, à quoi ?

Est-ce à la mer qui s'avance en petites vagues anodines jusqu'à la limite de cette grève posée comme une blanche parenthèse entre la terre et la mer ?

*Viens !* dis-tu.

Et la luisance du goémon, que l'océan baigne, se colle à ton regard, et au creux du moment tu descends, car tu sais que la tempête va éclore sous la frange des grosses vagues qui guettent tout là-bas...



*Viens ! Viens ! Il fait noir tout à coup et, encapuchonnée sur toi-même, tu franchis la porte de ta demeure où tu t'accroches à la mémoire heureuse d'un pot de cuivre qui a gardé, pour décorer son flanc arrondi, la lueur dernière du jour.*

*Mais déjà tu dois te plier au rite du soir — allumer ta lampe et humer en passant des fleurs ébouriffées — pour ne pas déplaire aux gnomes des grèves. Des gnomes qui vont t'entraîner dans leur nuit d'errance et de brûlure de sable...*



~ XXIX ~

*Le soir épouse et muselle le jour qui soupire enveloppé d'une inextricable langueur...*

*Et toi, tu manipules tes certitudes ménagères. Tu clos les portes, les volets, et tu dénoues la mélodie des rideaux bleus, pour toi seule. Ardente, tu vas courir vers l'éclosion de la nuit. Tu vas dévaster les taillis abandonnés. Tu vas jaillir de la chape de brume qui part à l'assaut des vagues souveraines...*

*Couleur de ton regard, l'amour force ta porte. Tu écoutes, écoutes encore, les mots impérissables. Tu multiplies tes efforts autour de tes baisers étendus sans souffle sur le sol, et ton amertume s'accroche aux courbes d'un berceau qui glisse vers l'exil... Pourtant tes heures nouvelles espèrent aux portes de la tendresse apaisante. Ton rêve, entortillé dans le futur, vibre, et des mots précieux éclatent en images lorsque tu arrives au bout de ton errance. Fermant les yeux, tu réinventes le paysage, y rajoutes le cadran du soleil et le cérémonial des vagues enlaçant la rive.*

*Tu rajoutes aussi la radieuse flânerie où tes mains glanèrent la mouvance des blés, avant de découvrir un nid très haut noué sur un arbre par une oiselle joyeuse.*

Toi, sous l'ombre recueillie de tes cils, tu portes ton regard comme une prière. Elle te conduit à la ruelle qui descend vers le port où les filets de pêche, suspendus à mi-ciel, sèment des bris d'algues et d'écailles...

Tu passes d'un pas feutré, et tes gestes, en ce moment particulier, semblent sans coutume, sans déchirure, et tu récites les fables chevauchant les souhaits.

Un arbre, tu désires... En un tour de lune, l'arbre est là. Il étale ses branches, ses feuilles aux formes étranges.

En passant sous l'arbre, Laume, cet être dont la tête balance entre ciel et terre, sectionne une branche fourchue propice aux charmes, et la cloue sur ta porte. Surtout ne dis rien. Ne proteste pas. N'ameute pas la foule à la langue vipérine. Garde le secret du clou planté par Laume.

Laisse dire : «qui a planté ce clou, à quoi sert cette branche ?»

Puis, une main gantée d'ombre vole la branche magique.

Qu'importe, il te reste le clou et tu veilles sur lui. Tu le défends contre l'horreur de la tenaille. Tu fais en sorte que le clou soit respecté, qu'il soit un objet que nul n'ose toucher. Peut-on savoir la force des choses ?

Mais peu à peu le clou s'habille de rouille : on crache dessus à la nuit tombante. Pour le sauver, tu plantes tout autour une rangée de clous, tels des cils bordant la pupille.

Maintenant un œil te regarde, te supplie. Tu apprends son langage avant de pénétrer à pas menus dans sa vie. Tu l'écoutes, et ton œil s'habitue à en faire le tour. Il tourne, tu tournes de plus en plus vite. N'aie pas peur ! c'est le manège enfantin d'un autre temps...

Poussant un cri, tu pénètres dans l'entaille minime que le clou a fait dans ta porte. Et te voici planant dans un corridor sombre encombré d'illusions. Mais tout s'apaise, se satine, et tu te retrouves allongée sur ta couche, — quel âge as-tu maintenant ?

En ce moment un rayon de lune oscille sur le toit de ta demeure et la rumeur du vent laboure les branches du figuier qui cognent à ta porte. C'est un vent encombré d'idées mortes, il les sème en passant sur les herbes renonculées.

Soutenu par un cocorico sonore, le jour muselle la nuit. Ensuite, il arpente la basse-cour tout en soulevant les coins d'ombre. En ce voyage, le haut matin souffle sur l'indolence qui traîne en buée violette, puis sautille sur tes songes échappés des oubliettes du donjon.

Mais toi, d'un doigt habile, tu effaces les failles nocturnes et tu recrées tes certitudes ménagères en ouvrant tes volets sur un pan de ciel bleu...



*Ainsi pense tante Ancolie*  
*le 24 avril 1992*  
*anne Stephane*



## TABLE

I ~ EN l'air tu projettes des songes mille fois brodés,

II ~ LE piège amoureux fonctionne à même le jour,

III ~ AVEC désinvolture tu fais signe à des choses menues,

IV ~ SUR les bords d'un chemin solitaire

V ~ L'AVEU têtu d'un rayon de soleil

VI ~ TU écris des mots pâles

VII ~ FACE au miroir de ta chambre

VIII ~ UNE chose imprécise hulule

IX ~ TU essaies de retrouver les paroles d'un texte

X ~ PAUPIÈRES baissées,

XI ~ LA présence clandestine sous l'auvent se déploie

XII ~ LE silence autour de toi est lisse

XIII ~ CENTIMÈTRE par centimètre

XIV ~ DES branches d'arbre balaient le ciel

XV ~ D'UN geste ardent le soleil saisit l'espace

XVI ~ LE vent s'étire souplement sur la dune,

XVII ~ À petits coups de langue la mer se retire,

XVIII ~ LE soleil te fait croire à des éclosions d'images

XIX ~ DANS un trou d'eau quelques petits crabes

XX ~ UNE extraordinaire différence se fractionne

XXI ~ UN vagabond encapuchonné de brume

XXII ~ TROIS fugitifs échappant aux poursuites

XXIII ~ ASSISE sous la tonnelle une jeune fille se lève,

XXIV ~ SOUS ce ciel breton si vite nostalgique,

XXV ~ LA rumeur cannibale passe à midi juste,

XXVI ~ DES coups sur ta porte te réveillent

XXVII ~ PENCHÉE sur les miettes d'un parchemin,

XXVIII ~ LA mer s'est retirée au loin

XXIX ~ LE soir épouse et muselle le jour

Galerie



empreinte sur papier bristol. soie, encre de chine.  
empreinte : 22 x 20,5 cm, bristol : 32,5 x 25 cm  
signée et non datée, numérotée 5 et 55

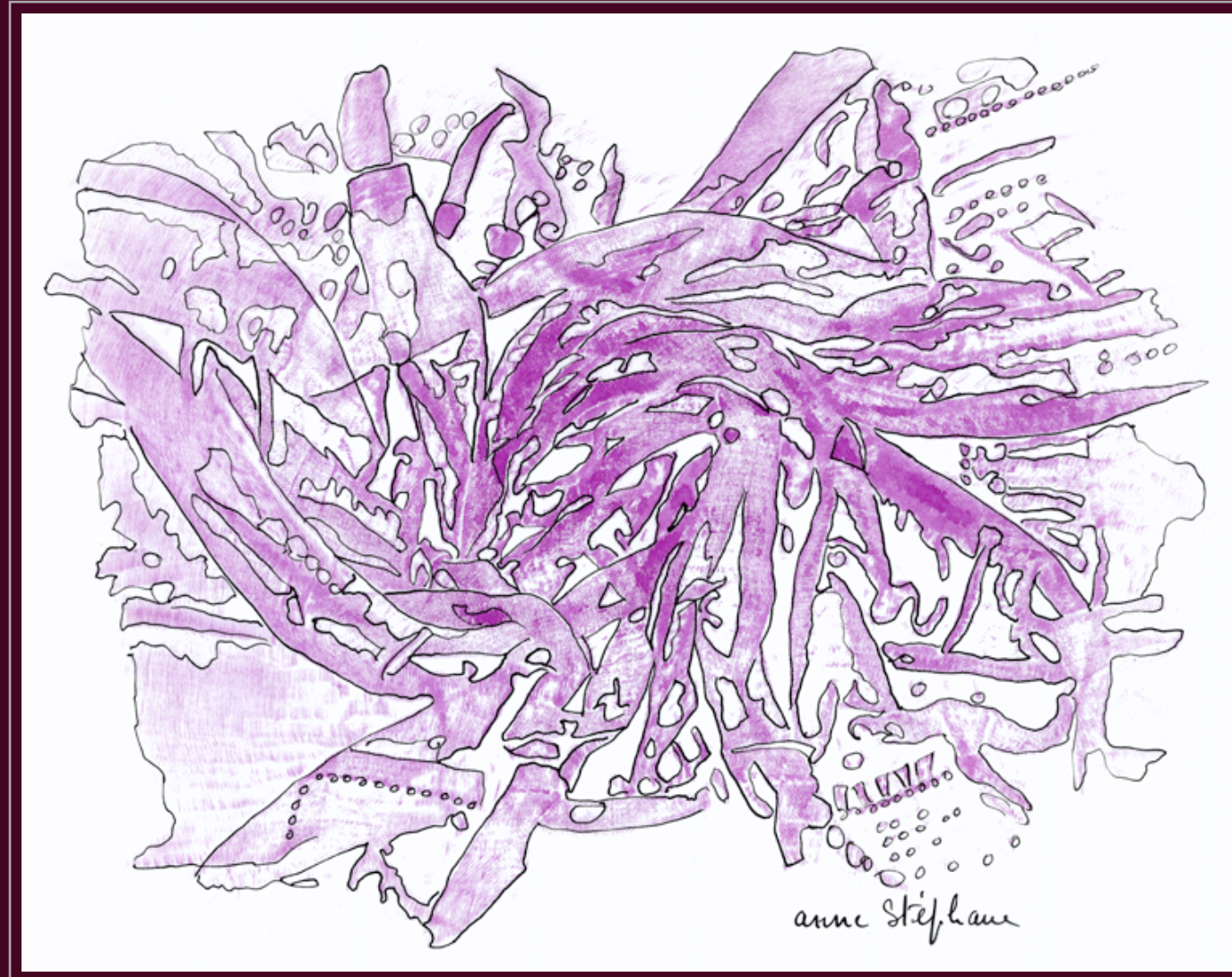


empreinte sur papier bristol. soie, encre de chine.  
empreinte : 23 x 19 cm, bristol : 30 x 22 cm  
signée et non datée





empreinte sur papier bristol. soie, encre de chine.  
empreinte : 21,5 x 19,5 cm, bristol : 32,5 x 26,2 cm  
signée et non datée, numérotée 12 et 65



empreinte sur papier bristol. soie, encre de chine.  
empreinte : 22,5 x 18 cm, bristol : 32,5 x 28 cm  
signée et non datée



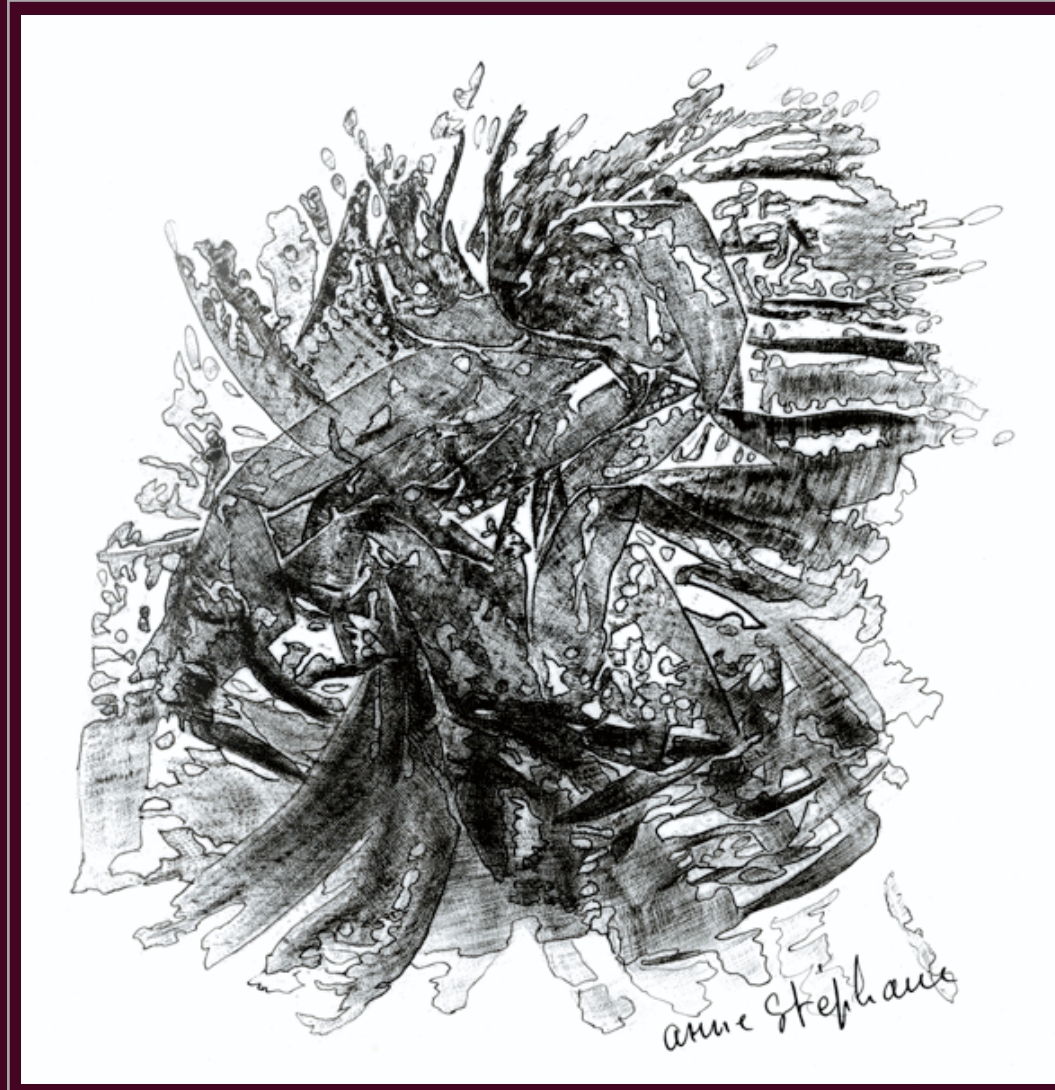


empreinte sur papier bristol. soie, encre de chine.  
empreinte : 20,5 x 17,5 cm, bristol : 32,5 x 26,2 cm  
signée et non datée, numérotée 6 et 55



empreinte sur papier bristol. soie, encre de chine.  
empreinte : 21,5 x 19,5 cm, bristol : 30 x 22 cm  
signée et non datée





empreinte sur papier bristol. soie, encre de chine.  
empreinte : 16,5 x 17,5 cm, bristol : 27,5 x 25 cm  
signée et non datée



empreinte sur papier bristol. soie, encre de chine.  
empreinte : 17,5 x 17,5 cm, bristol : 24,5 x 26 cm  
signée et non datée





empreinte sur papier bristol. soie, encre de chine.  
empreinte : 20 x 19 cm, bristol : 32,5 x 26,5 cm  
signée et non datée



empreinte sur papier bristol. soie, encre de chine.  
empreinte : 19 x 18,5 cm, bristol : 32,5 x 26,5 cm  
signée et non datée, numérotée 3



empreinte sur papier bristol, soie, encre de chine.  
signée et non datée



à propos

La transcription numérique des petits tableaux en prose, le scannage des empreintes ainsi que la mise en page de cet ouvrage ont été effectués par l'Atelier de Nulpart à rezé.

Ouvrage édité en vue d'un usage strictement personnel et non-marchand,  
à la date du vendredi 18 juillet 2014.

- Pour me contacter
- Pour une visite de mon site internet : [artyuiop.fr](http://artyuiop.fr)
- Pour votre propre don actant votre satisfaction et vos encouragements